

Yves TOURENNE, Les conditions fondamentales de la prière. Métaphysique et prière chez Claude Tresmontant

Perpignan-Paris, Artège/Lethielleux, 2017, 244 p.

Bruno Restif



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/34297>

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2017

Pagination : 448-450

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Bruno Restif, « Yves TOURENNE, Les conditions fondamentales de la prière. Métaphysique et prière chez Claude Tresmontant », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 180 | octobre-décembre 2017, mis en ligne le 01 décembre 2017, consulté le 25 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/assr/34297>

Ce document a été généré automatiquement le 25 octobre 2019.

© Archives de sciences sociales des religions

Yves TOURENNE, Les conditions fondamentales de la prière. Métaphysique et prière chez Claude Tresmontant

Perpignan-Paris, Artège/Lethielleux, 2017, 244 p.

Bruno Restif

RÉFÉRENCE

Yves TOURENNE, Les conditions fondamentales de la prière. Métaphysique et prière chez Claude Tresmontant, Perpignan-Paris, Artège/Lethielleux, 2017, 244 p.

- 1 Cet ouvrage, écrit par le franciscain Yves Tourenne, docteur en théologie et en philosophie, s'appuie sur l'œuvre de Claude Tresmontant, professeur de philosophie décédé en 1997, pour montrer en quoi la métaphysique détermine les conditions de la prière. L'objectif paraît séducteur et l'on s'attend à trouver d'une part une analyse partiellement critique de l'œuvre de Tresmontant et d'autre part une véritable métaphysique de la prière. La préface rédigée par Monseigneur Marc Aillet, évêque de Bayonne, Lescar et Oloron, est plutôt engageante, dans la mesure où elle signale que Tresmontant « sentait que ses positions théologiques n'étaient pas claires », que « la métaphysique est une belle propédeutique à la prière et en particulier à la prière contemplative » et qu'elle « peut être étroitement liée [...] à la prière liturgique ». Passant à l'avant-propos, rédigé par Y. Tourenne, le lecteur déchanté : ce petit livre à la mise en page aérée est en réalité une sorte de compendium de la pensée de Tresmontant, et cette entreprise de vulgarisation ne s'accompagne pas d'une distance critique ni d'un souci d'enrichir la pensée du maître. On peut même se demander si l'évêque a lu attentivement l'ouvrage qu'il a préfacé, car dès la troisième page de l'avant-propos Y. Tourenne affirme que « Claude Tresmontant n'a pas voulu partir

d'une "foi" en une prétendue "Révélation" d'un Dieu qui parle à l'homme [...]. Il savait qu'une telle démarche repose sur du sable ». Alors que la quatrième de couverture et la préface indiquaient que l'auteur ambitionnait de combiner foi et raison, dans une logique qu'on aurait pu croire thomiste (Tresmontant n'avait-il pas enseigné la théologie médiévale ?), l'on découvre dans l'avant-propos qu'il s'agit en réalité de bâtir une « connaissance de Dieu par la raison », sur un mode que l'on peut alors penser plus ou moins cartésien. Le lecteur qui connaît peu ou mal Tresmontant, révisant ses attentes, s'attend donc à un déploiement de raisonnements, espoir vite douché par l'introduction qui affirme quelques vérités sans réel souci d'argumentation. La suite de l'ouvrage n'est pas meilleure, affirmant qu'il y a primat de la raison sans jamais discuter les thèses de Tresmontant et sans jamais prendre au sérieux les autres positions, qui sont systématiquement écartées sans ménagement. Une première partie vise à exposer de façon concise les positions prétendument inattaquables du maître, en complétant cette exposition par des citations... et la seconde partie enchaîne les citations de Tresmontant mais en les reliant par la prose de son disciple, si bien que le lecteur peine à distinguer les deux co-auteurs tout autant qu'à dégager la logique d'une progression.

- 2 L'épilogue, qui ressemble plutôt à une introduction, nous montre que le frère Tourenne entretient une relation quasi-fusionnelle avec son maître. Cherchant à caractériser le « style » de celui-ci, il définit surtout celui du présent livre : refus de l'élégance littéraire, « style [...] proche du parler », répétitions. Sur ces trois points, l'auteur a pleinement atteint son but : la lecture des 160 premières pages est une véritable ascèse. À titre d'exemple, le premier paragraphe de la page 41 compte sept phrases en moins de six lignes. Les constructions sont très simples, les enchaînements élémentaires et les nuances inexistantes. Si la forme est brut de décoffrage, c'est que le fond l'est aussi. Dans ce livre, rien n'est envisagé à titre d'hypothèse, tout est assertion, à la limite de la brutalité parfois. Quelques sorties anti-intellectualistes (p. 45, 90-91, 149), qui ne sont pas sans précédent dans l'histoire du franciscanisme, en donnent peut-être une explication, mais en ce cas pourquoi se fonder sur la raison seule, qui serait un « rocher » (p. 14) ? Plusieurs phrases semblent sorties d'un catalogue de censures. Ainsi, « une métaphysique de l'Émanation, ou de la Production nécessaire, selon laquelle tout est programmé d'avance, où la fin est identique au commencement, est irréaliste et fautive » (p. 111). L'expression la plus employée est sans doute celle de « christianisme orthodoxe », et cet usage obsessionnel contribue à produire le plus grand nombre d'hétérodoxies possible, car il n'y a pas de doute pour Y. Tourenne qu'y entrent tous ceux qui refusent les positions de son maître. En faisant ressortir les points saillants de l'œuvre de celui-ci, le frère Tourenne met involontairement en lumière toutes les incohérences de Tresmontant, qu'il défend avec la plus grande énergie.
- 3 L'une des positions les plus originales de Tresmontant consistait à sur-hébraïser le christianisme, en affirmant que les textes du Nouveau Testament et en particulier des évangiles étaient des traductions grecques d'originaux hébreux, et que le christianisme n'était en réalité qu'un simple et logique prolongement du judaïsme. Ces affirmations tournaient au postulat, alors qu'elles auraient mérité un examen théologique approfondi et une critique biblique particulièrement poussée, d'autant que celle-ci existe par ailleurs. Est-il possible que Jésus ait raconté en hébreu ses paraboles à des membres des catégories populaires galiléennes ? Pourquoi des mots araméens se trouvent-ils dans les évangiles ? Comme l'écrit Y. Tourenne, Tresmontant « n'était pas

prisonnier des problématiques de la critique biblique » (p. 54), ce qui est peu dire. Si tout n'est que traduction de l'hébreu, que vient faire le *Logos* au début de l'évangile de Jean ? Cette question fondamentale n'a pas été clairement résolue par Tresmontant – qui s'est contenté de remplacer *Logos* par « parler » – comme le rappelle cruellement une longue citation figurant p. 84-85. Et comme son maître, le frère Tourenne se lance dans des commentaires des termes *ekklèsia*, *agapè*... qui sont grecs, avant de souligner que le christianisme est exclusivement hébreu et pour cette raison radicalement étranger à la pensée grecque. Suive qui pourra ! Pour définir le « christianisme orthodoxe », il faudrait, finalement, éviter d'employer les mots *Logos* et *incarnation* (p. 84-88)... mais de quelle orthodoxie parle-t-on ? L'histoire de l'Église catholique est-elle donc, selon l'auteur franciscain, celle de l'hétérodoxie ?

- 4 Le manque de considération à l'égard des traditions – à la seule exception d'une tradition juive « orthodoxe » (p. 119) dont on craint de comprendre qu'elle s'interromprait à l'époque de Jésus – se manifeste également à l'égard de l'Inde. Comme le signale notamment une quinzaine de pages figurant dans *La Métaphysique du christianisme et la naissance de la philosophie chrétienne* (p. 249-265 de l'édition de 1961), Tresmontant avait lu les *Upanishad*, qu'il s'efforçait de faire entrer dans les cadres de la philosophie grecque (objectif qui peut sembler assez curieux), mais il ne connaissait pas les riches traditions indiennes de commentaires de ces textes, si bien qu'il se demandait si la métaphysique indienne était moniste ou dualiste. Encore plus imprudent, Y. Tourenne utilise la première page de son avant-propos pour régler le compte de la pensée indienne, qui serait « moniste », ce qui signifierait de façon indubitable que pour elle « la prière n'a aucun sens ». Le lecteur doit avoir le cœur bien accroché pour supporter de voir assénée sans aucune précaution et aucun respect pour les personnes concernées l'affirmation selon laquelle « la “prière” n'est qu'une illusion » chez les hindous (p. 11), soit environ un milliard de personnes aujourd'hui.
- 5 Mais qu'est-ce donc alors que la prière ? Certainement pas une « méditation » selon l'auteur, le lecteur en concluant qu'il faudrait exclure de l'histoire de la prière chrétienne la *devotio moderna* et la spiritualité ignatienne par exemple. La prière ne peut être qu'un dialogue, nous dit-il (p. 25, 108), et un dialogue actif qui s'accompagne d'actions permettant d'être « cocréateur » de sa vie. *Exit* les prières passives qui ne prendraient pas la forme d'un dialogue (ce qui vise une bonne part de la mystique), *exit* des traditions protestantes. Pourtant, la contemplation relèverait dans certains cas de la prière (p. 156), alors même qu'elle n'adopte pas la forme du dialogue. Une fois de plus, l'enchaînement des sentences d'exclusion faiblement argumentées produit un discours contradictoire. Venons-en au fond du sujet, qui est sans doute le véritable cœur de l'œuvre de Tresmontant, et partant de celle d'Y. Tourenne : il n'existerait en fait que deux métaphysiques. La première est un monisme de type platonicien ou néo-platonicien, auquel s'intégrerait la pensée indienne, le marxisme et la totalité de la pensée grecque (même Aristote, apparemment) : dans cette configuration « je ne suis qu'une modalité de la Substance unique », si bien que « la prière n'a aucun sens » (p. 11). La seconde métaphysique est hébraïque et correspondrait au véritable christianisme (rien n'est dit à propos de l'islam, alors que les deux auteurs s'affirment partisans du « monothéisme strict (contre toutes tendances tri-théistes) », p. 231) : « Penser la genèse du réel comme une création, comme une opération éminemment positive, [ce qui] est une originalité de la tradition biblique », écrivait Tresmontant dans son premier livre, *Essai sur la pensée hébraïque* (p. 14 de l'édition de 1956), ce qui, insiste Y. Tourenne, est la seule métaphysique permettant de rendre possible la prière,

puisque celle-ci serait par définition un dialogue entre deux êtres ontologiquement distincts. Pourtant, l'on pourrait tout aussi bien considérer la conversion néo-platonicienne comme une forme de prière, et il est révélateur à cet égard que Tresmontant, dans son premier ouvrage en particulier, ne traite du néo-platonisme qu'à travers la logique de procession (à l'exception de quelques phrases figurant dans un excursus).

- 6 La « raison » que les deux auteurs invoquent est censée s'appuyer sur une connaissance des sciences physiques et naturelles, et en particulier sur les travaux de Teilhard de Chardin, bien que les positions de celui-ci ne s'articulent que partiellement avec la façon dont Tresmontant et Tourenne conçoivent la création de l'Homme. Les autres auteurs cités sont Laberthonnière, Blondel et Bergson, qui ne sont pas principalement connus comme spécialistes du vivant ou de la physique. Il était déjà problématique que Tresmontant paraisse ignorer la physique einsteinienne, et il devrait être encore plus difficile de s'appuyer sur de tels auteurs aujourd'hui, à l'époque de la physique quantique et de la théorie des cordes. En outre, il n'est fait aucun usage, dans ce livre, de l'histoire des sciences ni des sciences sociales. Ces graves absences produisent une naïveté épistémologique peu commune : « Il faut partir de la réalité objective qui s'impose à nous » (p. 21).
- 7 À partir de la p. 160, le lecteur respire en (re)découvrant les propositions de Tresmontant sur la « Création innovante » : la création n'a pas été achevée, elle se poursuit, et chacun doit rester ouvert à la maturation. L'on peut s'appuyer sur cette affirmation, plutôt bien étayée dans le présent ouvrage, pour inviter certains disciples de Tresmontant à dépasser la pensée de leur maître, grâce une confrontation des points de vue. À titre d'exemple, il n'aurait pas été inutile d'avoir recours au Pseudo-Denys à propos des difficultés à nommer Dieu (p. 122), ou encore à l'usage bérullien des hypostases pour ne pas s'enfermer dans le problème de la création à partir de l'Un (p. 128) puis à nouveau à propos du *Logos* (p. 150-151). Allons plus loin : la conception indienne d'illusion métaphysique, même dépouillée de ses aspects « monistes », aurait pu être partiellement utile à l'analyse du « principe, [qui] par une nécessité métaphysique, est caché » (p. 160). La maturation n'impliquerait-elle pas parfois un dépassement des positions plutôt que l'obsession d'une « orthodoxie » très restrictive (et pas forcément si orthodoxe que cela, d'ailleurs, dans le cas présent) ?